

JULIA QUINN

LES DEUX
DUCS
DE
WYNDHAM

- 2 -

M . C A V E N D I S H

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Léonie Speer

Flammarion >
Québec

Couverture : Antoine Fortin
Intérieur : Facompo

Titre original : MR. CAVENDISH, I PRESUME
Éditeur original : Avon Books, une filiale de HarperCollins
Publishers, New York
© Julie Cotler Pottinger, 2008
© Éditions J'ai lu, 2017 pour la traduction française
© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2025
pour la présente édition

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-89811-163-1
ISBN (PDF) : 978-2-89811-164-8
ISBN (EPUB) : 978-2-89811-165-5

Dépôt légal : 4^e trimestre 2025

Imprimé au Canada
flammarionquebec.com

*En souvenir affectueux de
Mildred Block Cantor
1920-2008*

*Tout le monde devrait avoir
une tante Milly.*

*Et à Paul, aussi,
mais je pense que je te garderai
pour moi seule...*

C'était un crime qu'Amelia Willoughby ne soit pas encore mariée !

Du moins sa mère le proclamait-elle. Amelia – ou, plus exactement, lady Amelia – était la seconde fille du comte de Crowland. Personne ne pouvait donc mettre en doute l'excellence de son lignage. Rien à reprocher, non plus, à son apparence, si l'on aimait la fraîcheur des roses anglaises. Ce qui, heureusement pour Amelia, était le cas d'une grande partie de la haute société. Ses cheveux étaient d'un blond de bon goût, la couleur de ses yeux hésitait entre le gris et le vert, et elle avait le teint clair et uni. Si toutefois elle n'oubliait pas de se protéger du soleil, cause de taches de rousseur rédhibitoires.

À entendre sa mère, elle possédait en outre une intelligence convenable, savait jouer du piano-forte, peindre des aquarelles et... elle avait toutes ses dents. Une qualité que sa mère ne manquait jamais de souligner d'un geste enthousiaste. Mieux encore, lesdites dents étaient parfaitement alignées, contrairement à celles de Jacinda Lennox, qui avait décroché le plus beau parti de

l'année 1818, le marquis de Beresford. Non sans avoir auparavant, comme le rappelait fréquemment la mère de Jacinda, refusé deux vicomtes et un comte.

Mais ces atouts avérés pâlissaient face au fait incontournable qui régissait la vie d'Amelia Willoughby : ses fiançailles prolongées avec le duc de Wyndham.

Si Amelia n'avait pas été promise dès le berceau à Thomas Cavendish, héritier du duché, elle ne serait pas encore célibataire à l'âge regrettable de vingt et un ans.

Elle avait passé une première saison mondaine dans le Lincolnshire, car personne ne jugeait nécessaire qu'elle se rende à Londres. La seconde, cependant, s'était déroulée dans la capitale, le fiancé de sa sœur aînée ayant eu la malchance de mourir d'une fièvre à l'âge de douze ans, il fallait qu'Elizabeth Willoughby conclue une nouvelle alliance.

La saison d'après, Elizabeth était quasiment fiancée. Si Amelia continuait de l'être, elles se rendirent tout de même à Londres, car il aurait été trop embarrassant de rester à la campagne.

Amelia se plaisait en ville. Elle appréciait les conversations, et elle aimait beaucoup danser. Mais lorsque quelqu'un s'entretenait plus de cinq minutes avec sa mère, il apprenait que si Amelia avait été libre, elle aurait reçu une demi-douzaine de demandes en mariage. Au moins.

Ce qui signifiait que Jacinda Lennox serait toujours Jacinda Lennox, et non la marquise de Beresford. Et qu'en conséquence lady Crowland et ses cinq filles occuperaient un rang plus élevé que

cette petite morveuse. Hélas, comme le répétait souvent le père d'Amelia, la vie n'était pas toujours juste. Elle l'était même rarement. Il suffisait de le regarder, que diable ! Cinq filles. Cinq ! À sa mort, faute du moindre lointain cousin perdu de vue, le comté reviendrait, hélas, à la Couronne.

Lord Crowland ne manquait jamais de rappeler à sa femme que c'était grâce à ses manœuvres précoces que l'une de leurs filles était déjà établie. Et qu'elle aurait dû se féliciter de sa clairvoyance, au lieu de pleurnicher sur le peu d'empressement du duc de Wyndham à se présenter devant l'autel. Lord Crowland chérissait plus que tout la paix et le calme, ce qu'il aurait dû prendre en compte avant d'épouser Anthea Grantham.

Personne ne s'attendait néanmoins que le duc revienne sur la promesse faite à Amelia et à sa famille. Au contraire, il était connu pour être un homme de parole. Simplement, il entendait la respecter au moment qu'il jugerait opportun, moment qui n'était pas forcément le même qu'Amelia ni, surtout, que sa mère.

C'est la raison pour laquelle Amelia était toujours Amelia Willoughby.

— Cela m'est vraiment égal, conclut-elle lorsque Grace Eversleigh évoqua le sujet lors de la soirée à la salle des fêtes.

Grace était non seulement l'amie intime d'Elizabeth, la sœur d'Amelia, mais aussi la demoiselle de compagnie de la duchesse douairière de Wyndham. Elle avait donc bien plus souvent qu'Amelia l'occasion de voir le futur mari de celle-ci.

— Oh, je n'ai jamais prétendu le contraire ! se défendit Grace.

— Tout ce que Grace a dit, intervint Elizabeth en jetant un regard étrange à Amelia, c'est que le duc a l'intention de passer au moins six mois à Belgrave. Et ensuite, c'est toi qui as...

— Je sais ce que j'ai dit, l'interrompit Amelia.

Elle se sentit rougir car ce n'était pas l'exacte vérité. Elle aurait été incapable de répéter ses paroles mot pour mot. Et si elle s'y était essayée, elle aurait sans doute été mortifiée de s'entendre déclarer : « C'est très bien, mais je m'abstiendrai d'y voir un signe quelconque. De toute manière, le mariage d'Elizabeth a lieu le mois prochain, et rien ne peut donc se conclure de mon côté. Du reste, contrairement à ce que l'on prétend, je ne suis pas très pressée de l'épouser. Bla-bla-bla... Je le connais à peine, ce monsieur. Bla-bla-bla... Être toujours Amelia Willoughby, cela m'est vraiment égal. »

Ce qui n'était pas le genre de discours que l'on souhaitait se remémorer.

Un silence embarrassé s'ensuivit, auquel Grace mit fin après s'être raclé la gorge.

— Il a dit qu'il viendrait ce soir.

— Vraiment ? ne put s'empêcher de s'exclamer Amelia.

— Oui. Je l'ai vu au dîner. Ou plutôt, je l'ai vu quand il a traversé la salle à manger. Il a choisi de ne pas dîner avec nous. Je pense, ajouta-t-elle en baissant la voix, qu'il s'est disputé avec sa grand-mère. Cela arrive fréquemment.

Amelia pinça les lèvres malgré elle. Non de colère, ni même d'irritation, de résignation plutôt.

— Je suppose que la douairière l'a harcelé à mon sujet ?

Grace hésita, puis :

— Eh bien... oui.

Rien d'étonnant à cela. Il était de notoriété publique que la duchesse douairière de Wyndham était encore plus pressée que la propre mère d'Amelia que ce mariage soit célébré. Comme il était de notoriété encore plus publique que le duc trouvait sa grand-mère insupportable, Amelia n'était pas du tout surprise qu'il ait accepté de venir à la salle des fêtes, ne serait-ce que pour se soustraire à sa présence.

La soirée allait donc se poursuivre suivant un schéma bien établi. À l'entrée du duc, tous les yeux se braqueraient sur lui, puis sur Amelia. Il s'approcherait d'elle et tous deux s'entretenaient pendant quelques minutes, non sans embarras. Il l'inviterait ensuite à danser, elle accepterait et, une fois la danse terminée, il lui baiserait la main et s'en irait.

Sans doute pour rejoindre une autre femme, d'un genre différent. Du genre que l'on n'épouse pas...

Amelia aurait préféré ne pas y penser, mais elle ne pouvait s'en empêcher. Sincèrement, pouvait-on attendre d'un homme qu'il soit fidèle *avant* le mariage ? Lorsqu'elle en parlait avec sa sœur, la conclusion était, hélas, toujours, la même. Non. Pas quand l'homme en question était fiancé depuis l'enfance. Il n'aurait pas été juste d'attendre de lui qu'il renonce aux plaisirs auxquels s'adonnaient ses camarades uniquement parce que son père avait signé un contrat deux décennies plus tôt.

Une fois la date fixée, cependant, c'était différent. Mais les Willoughby parviendraient-ils un jour à obtenir de Wyndham qu'il arrête une date ?

— Tu ne parais pas très enthousiaste à l'idée de le voir, fit remarquer Elizabeth.

— Je ne le suis pas, reconnut Amelia avec un soupir. Pour dire la vérité, je m'amuse davantage lorsqu'il n'est pas là.

— Il n'est pas si terrible, assura Grace. Il est même plutôt avenant, une fois qu'on le connaît mieux.

— Avenant ? répéta Amelia, dubitative. Wyndham ?

— Bon, j'ai peut-être forcé un peu le trait. Mais je suis certaine qu'il fera un excellent mari. Il peut être drôle quand il le veut.

Amelia et Elizabeth échangèrent un regard si incrédule que Grace éclata de rire.

— Je vous jure que je ne mens pas ! Il a un sens de l'humour redoutable.

L'intention de Grace était certainement de la rassurer, elle échoua cependant. Ce n'était pas qu'Amelia fût jalouse, puisqu'elle n'était pas amoureuse de Wyndham – comment pourrait-elle l'être alors qu'elle n'avait jamais l'occasion d'échanger plus de deux mots avec lui ? Néanmoins, constater que Grace Eversleigh le connaissait si bien avait quelque chose de dérangeant.

Amelia ne pouvait même pas s'en ouvrir à sa sœur, à qui elle confiait pourtant tout. Elizabeth étant amie intime avec Grace depuis l'âge de six ans, elle la traiterait d'idiote. Ou elle lui adresserait l'un de ces regards horribles, censés être compréhensifs mais qui trahissaient de la pitié.

Ces derniers temps, ce genre de regard semblait se multiplier, surtout lorsque la conversation portait sur le mariage. Aurait-elle été joueuse, Amelia

aurait parié avoir reçu des regards compatissants de la moitié des jeunes filles de la haute société. Et de toutes les mères.

— Ce sera notre mission pour l'automne, décréta Grace, l'œil pétillant. Amelia et Wyndham feront enfin connaissance.

— Grace, non, s'il te plaît, protesta Amelia, mortifiée, en rougissant.

— Il faudra bien que tu en viennes à le connaître, renchérit Elizabeth.

— Pas forcément, répliqua Amelia, ironique. Combien de pièces y a-t-il à Belgrave ? Deux cents ?

— Soixante-treize, rectifia Grace.

— Je pourrais passer des semaines sans le voir, observa Amelia. Des années, même.

— Là, tu racontes n'importe quoi, répliqua sa sœur. Pourquoi ne pas m'accompagner à Belgrave demain ? J'ai pris le prétexte de livres que maman doit rendre à la douairière pour aller voir Grace.

Cette dernière se tourna vers elle, l'air surpris.

— Ta mère a vraiment emprunté des livres à lady Cavendish ?

— Oui. À ma demande, précisa Elizabeth avec satisfaction.

— Maman n'est pourtant pas une grande lectrice, fit remarquer Amelia.

— Certes, mais je pouvais difficilement emprunter un piano-forte, rétorqua sa sœur.

Au moment où Amelia s'apprêtait à riposter que leur mère n'était pas non plus une grande musicienne, la conversation tourna court : *il* était arrivé.

Elle avait beau tourner le dos à la porte, elle sut précisément à quel moment Thomas Cavendish

entra dans la salle. Comme prévu, il y eut un silence. Une vague de chuchotements lui succéda, et ce fut le moment que choisit Elizabeth pour lui décocher un coup de coude dans les côtes. Comme si Amelia avait besoin de cet avertissement.

Elle devina alors que la foule, telle la mer Rouge, s'écartait pour livrer passage au duc qui s'avavançait, la tête haute, la démarche altière, jusqu'à...

— Bonsoir, lady Amelia.

Elle se retourna et, affichant le sourire neutre qu'on attendait d'elle, le salua.

— Bonsoir, Votre Grâce.

Il s'inclina sur sa main.

— Vous êtes ravissante, ce soir.

Elle y avait droit chaque fois, ce qui ne l'empêcha pas de murmurer un remerciement. Il adressa ensuite un compliment à sa sœur, puis se tourna vers Grace.

— Je constate que vous avez pu échapper aux griffes de ma grand-mère, ce soir.

— Oui, répondit Grace avec un soupir ravi. N'est-ce pas merveilleux ?

Quand il lui sourit, Amelia se rendit compte qu'il ne s'agissait pas de ce sourire indifférent dont il gratifiait tout le monde, elle comprise. Non, c'était un sourire amical.

— Vous êtes une sainte, rien de moins, mademoiselle Eversleigh.

Amelia les regarda tour à tour, perplexe. Lord Cavendish savait pourtant que Grace n'avait pas le choix. S'il la considérait vraiment comme une sainte, il aurait dû lui constituer une dot et lui trouver un mari afin qu'elle n'ait pas à passer le reste de sa vie à se soumettre aux exigences de sa grand-mère.

Elle retint sa langue, évidemment. Ce n'était pas le genre de chose qu'on disait à un duc.

— Il paraît que vous avez l'intention de profiter de la campagne pendant quelques mois, intervint Elizabeth.

Amelia se retint pour ne pas la foudroyer du regard. Car le sous-entendu était clair : s'il avait le temps de jouer les gentlemen-farmers, il pouvait trouver celui d'épouser, enfin, sa sœur.

— En effet, acquiesça-t-il, une lueur vaguement ironique dans le regard.

— Je serai très occupée au moins jusqu'au mois de novembre, déclara abruptement Amelia.

Il lui paraissait soudain impératif qu'il comprenne qu'elle ne passait pas ses journées assise à la fenêtre, une broderie entre les mains, à guetter son arrivée.

— Vraiment ?

Il avait légèrement plissé ses yeux d'un bleu légendaire. Non pas de colère, mais d'amusement, ce qui était probablement pire. Il se moquait d'elle ! Comment ne s'en était-elle pas aperçue plus tôt ? Durant toutes ces années, elle avait cru qu'il se contentait de l'ignorer.

— Lady Amelia, ajouta-t-il, voulez-vous me faire l'honneur de cette danse ?

Elizabeth et Grace se tournèrent vers elle en arborant un sourire identique. Cette scène, ils l'avaient jouée plusieurs fois déjà. Et tous savaient de quelle manière elle se poursuivrait. Surtout Amelia.

— Non, répondit-elle sans réfléchir.

Le duc cligna des paupières.

— Non ?

— Non. Mais je vous remercie.

— Vous ne voulez pas danser ? demanda-t-il, l'air stupéfait.

— Pas ce soir, non.

Elle jeta un coup d'œil à sa sœur et à Grace. Elles paraissaient abasourdiées. Une vague d'euphorie la traversa. Elle se sentait elle-même, ce qu'elle ne s'autorisait jamais en présence du duc. Ni même lorsqu'il était attendu ou venait de partir.

Tout tournait toujours autour de lui. Wyndham ceci, Wyndham cela, et quelle chance elle avait d'avoir décroché le duc le plus séduisant du pays sans avoir à lever le petit doigt !

La seule fois où elle s'était laissée aller à sa tendance naturelle à la raillerie, et avait rétorqué : « Cela dit, il a quand même fallu que je lève mon petit hochet de bébé », elle s'était attiré un regard incrédule accompagné d'un : « Quelle fille ingrate ! »

C'était la mère de Jacinda Lennox, trois semaines avant que Jacinda ne reçoive une pluie de demandes en mariage.

Voilà pourquoi Amelia restait habituellement bouche close, et faisait ce qu'on attendait d'elle. Là, toutefois... On n'était pas à Londres, sa mère ne la regardait pas, et elle en avait plus qu'assez d'être tenue en laisse par le duc. Depuis le temps, elle aurait pu trouver quelqu'un d'autre, elle aurait pu s'amuser et embrasser un homme. Enfin, elle ne serait pas allée jusque-là, car elle avait le souci de sa réputation. Au moins aurait-elle pu l'imaginer !

Ne sachant combien de temps cette audace nouvelle la porterait, Amelia sourit alors à son futur mari.

— Mais dansez si vous en avez envie. Je suis sûre que quantité de dames seraient ravies d'être votre cavalière.

— Mais c'est avec vous que j'ai envie de danser, insista-t-il.

— Peut-être une autre fois, répliqua Amelia avant de lui adresser son sourire le plus rayonnant.

Sur ce, elle tourna les talons.

Elle aurait voulu sauter de joie. Du reste, c'est ce qu'elle fit. Uniquement lorsqu'elle fut hors de vue, bien sûr.

Thomas Cavendish aimait à se considérer comme un homme raisonnable. Et ce d'autant plus que sa position de septième duc de Wyndham lui aurait permis de se livrer aux actes les plus déraisonnables. Il aurait pu être fou à lier, s'habiller de rose de la tête aux pieds et affirmer que la terre était un triangle, la haute société aurait continué de se prosterner devant lui.

Sans se livrer à ce genre d'excès, son propre père, sixième duc de Wyndham, avait été un homme des plus déraisonnables. Raison pour laquelle Thomas mettait un point d'honneur à faire montre d'une humeur égale, à tenir scrupuleusement parole et, même s'il ne révélait ce trait de caractère qu'à de rares personnes, à trouver de l'humour aux situations absurdes.

Et absurde, celle-ci l'était.

Mais tandis que la nouvelle du départ de lady Amelia se répandait dans la salle comme une traînée de poudre et que toutes les têtes se tournaient

vers lui, il prit conscience que de l'humour à la colère, il n'y avait qu'un pas. Et assez réduit.

Lady Elizabeth, toute pâle, le dévisageait avec horreur, comme s'il allait se transformer en ogre et mettre quelqu'un en pièces. Quant à Grace, elle paraissait sur le point d'éclater de rire.

— Abstenez-vous, lui conseilla-t-il.

Elle s'y efforça, au prix d'un effort manifeste. Il regarda alors lady Elizabeth.

— Dois-je aller la chercher ?

Comme elle le fixait sans mot dire, il précisa :

— Votre sœur... Lady Amelia... Ma future femme, continua-t-il devant son silence prolongé. Celle qui vient juste de m'éconduire.

— Je ne dirais pas qu'elle vous a éconduit, répondit-elle enfin d'une voix étranglée.

Il se résolut à s'adresser à Grace qui, il l'avait compris depuis longtemps, était l'une des seules personnes au monde sur l'honnêteté de laquelle il pourrait toujours compter.

— Dois-je aller la chercher ?

— Oh, oui ! fit-elle, les yeux brillants de malice. Il le faut.

Les sourcils arqués, il s'interrogea une seconde : où diable cette maudite fille pouvait-elle être allée ? Elle ne pouvait pas avoir quitté l'établissement, dont les portes donnaient directement sur la rue principale de Stamford. Ç'aurait été inconvenant pour une jeune fille sans chaperon. À l'arrière du bâtiment se trouvait un petit jardin. Thomas ne s'y était jamais rendu, mais on lui avait dit que de nombreuses demandes en mariage avaient résulté d'une rencontre clandestine dans ses allées ombreuses.

Cela dit, peu lui importait d'être surpris en tête à tête avec lady Amelia Willoughby. Après tout, il était déjà enchaîné à elle, non ? Et il n'allait plus pouvoir différer le mariage très longtemps. Il avait dit au comte et à la comtesse qu'il attendrait les vingt et un ans d'Amelia pour l'épouser. Elle n'en était sûrement plus très loin – si tant est qu'elle ne les ait pas déjà.

— La première option qui s'offre à moi, reprit-il, c'est d'aller chercher ma charmante fiancée, de la traîner dans cette salle pour danser, et de montrer à l'assemblée ici présente qui est le maître.

Alors que Grace l'observait d'un air amusé, la pâleur d'Elizabeth parut encore s'accroître.

— Mais cela donnerait l'impression que j'y attache de l'importance, poursuivit-il.

— Ce n'est pas le cas ? s'enquit Grace.

Il réfléchit. Sa fierté était bel et bien piquée, certes, cela étant il trouvait l'incident plus divertissant qu'autre chose.

— Pas tant que cela, avoua-t-il, avant d'ajouter à l'intention d'Elizabeth qui, après tout, était la sœur d'Amelia : Pardonnez-moi.

Elle acquiesça d'un faible hochement de tête.

— D'un autre côté, continua-t-il, je pourrais simplement rester ici. Refuser de faire une scène.

— À mon avis, la scène a déjà eu lieu, répliqua Grace.

— Vous avez de la chance d'être la seule personne qui rende ma grand-mère supportable.

— Il semblerait que je sois inamovible, déclara Grace à l'adresse d'Elizabeth.

— Non que je n'aie jamais été tenté, ajouta Thomas.

Ce qui était faux, ils le savaient tous les deux. Thomas se serait prosterné aux pieds de Grace, s'il l'avait fallu, pour qu'elle reste au service de sa grand-mère. Et il aurait triplé son salaire au passage. Heureusement, Grace ne semblait pas avoir envie de partir.

Mais ce n'était pas le sujet. À cet instant précis, sa grand-mère siégeait dans la salle voisine, entourée des vieilles dames de sa connaissance, et il avait bien l'intention d'entrer et de sortir de la salle des fêtes sans avoir échangé un seul mot avec elle.

Quant à sa fiancée, c'était une autre histoire.

— Je vais lui accorder un moment de triomphe, décida-t-il.

Il ne se sentait pas enclin à faire une démonstration d'autorité. Et il n'aimait pas l'idée que les bonnes gens du Lincolnshire puissent s'imaginer qu'il était épris de sa fiancée.

— C'est très généreux de votre part, je dois le dire, commenta Grace avec un sourire narquois.

Il haussa légèrement les épaules.

— Je suis du genre généreux.

Elizabeth arrondit les yeux et il crut entendre un bruit étouffé. Elle garda toutefois le silence.

Une femme muette ! Peut-être était-ce elle qu'il devrait épouser ?

— Vous partez, dans ce cas ? reprit Grace.

— Vous essayez de vous débarrasser de moi ?

— Pas du tout. Vous savez que votre présence me ravit toujours.

Il s'apprêtait à répondre à son sarcasme par une méchanceté de son cru lorsqu'il aperçut une tête ou, plutôt, un bout de tête, émerger du rideau qui

séparait la salle de danse du couloir. Lady Amelia... Elle n'était pas allée bien loin, finalement.

— Je suis venu pour danser, rappela-t-il.

— Vous détestez danser, rétorqua Grace.

— Faux. Je déteste que l'on me demande de danser. C'est différent.

— Je peux partir à la recherche de ma sœur, proposa en hâte Elizabeth.

— Ne vous donnez pas cette peine. De toute évidence, elle déteste également qu'on lui demande de danser. Grace sera ma cavalière.

— Moi ?

Thomas fit signe au petit groupe de musiciens, et ils levèrent aussitôt leurs instruments.

— Oui, vous, dit-il en entraînant Grace dans son sillage. Vous n'imaginez quand même pas que je pourrais danser avec une autre, ici ?

— Il y a Elizabeth...

— Vous plaisantez, j'espère, murmura-t-il.

Elizabeth n'avait pas retrouvé ses couleurs depuis que sa sœur leur avait tourné le dos. Elle s'évanouirait probablement après quelques pas de danse. En outre, danser avec Elizabeth ne servirait pas le dessein de Thomas.

Quand il coula un regard en direction du rideau, il fut surpris qu'Amelia ne se dissimule pas aussitôt derrière. Il ébaucha un sourire. Et eut l'immense satisfaction de la voir écarquiller les yeux.

Puis elle disparut à la vue. Mais peu importait à Thomas. Elle allait les regarder danser, il en était convaincu, et elle n'en manquerait pas un seul pas.

2

Amelia savait pertinemment ce qu'il essayait de faire. Elle avait conscience d'être manipulée, mais – maudit soit cet homme ! – elle restait clouée derrière ce rideau à le regarder danser avec Grace.

C'était un excellent danseur. Elle était bien placée pour le savoir, puisqu'elle avait dansé avec lui d'innombrables quadrilles, valse et danses traditionnelles durant ses deux saisons à Londres. Toutes des danses obligées. Et pourtant, il lui était arrivé d'y prendre beaucoup de plaisir. Elle n'était pas indifférente à ce que pensaient les autres. Et n'était-ce pas agréable de poser la main au creux du bras du célibataire le plus convoité de Londres, surtout lorsque le célibataire en question était, par contrat, à vous et à vous seule ?

Tout en lui semblait plus imposant et mieux que chez les autres hommes. Il était riche. Titré. À sa vue, les jeunes filles s'évanouissaient.

Selon Amelia, Thomas Cavendish aurait été le plus beau parti de la décennie même s'il était né bossu et nanti de deux nez. Les ducs célibataires ne couraient pas les rues, et tout le monde savait que les Wyndham possédaient suffisamment de

terres et d'argent pour rivaliser avec la plupart des principautés européennes.

En l'occurrence, le dos du duc ne présentait aucune bosse, et son nez était non seulement unique, mais aussi très droit, et parfaitement proportionné au reste de son visage. Il avait d'épais cheveux noirs, des yeux d'un bleu fascinant et, apparemment, toutes ses dents. En toute honnêteté, il aurait été impossible de décrire son physique par un autre mot que « séduisant ».

Si elle n'était pas indifférente à ses charmes, Amelia n'était pas non plus aveuglée par eux. Ils avaient beau être fiancés, elle se considérait comme bon juge de ses défauts, et elle s'était même amusée à les coucher sur le papier.

Elle s'astreignait à réviser cette liste de temps à autre. D'abord par esprit de justice, ensuite parce qu'elle prisait l'exactitude par-dessus tout, et déplorait que le monde n'y accorde pas plus d'importance. Il n'empêche que certains des traits de son fiancé demeuraient difficiles à cerner. Par exemple, comment expliquer cette façon d'être indéfinissable, comme s'il possédait quelque chose de plus que le reste de la société ?

On ne demandait pas à un duc d'exceller dans tous les domaines. Parmi ceux qu'elle connaissait, certains étaient soit trop maigres, soit trop gros, ils avaient une voix déplaisante ou une intelligence superficielle. Wyndham, en revanche... Elle avait aperçu ses mains, une fois. Il portait d'ordinaire des gants lorsqu'ils se rencontraient, pourtant un jour, sans qu'elle s'en rappelle la raison, il les avait enlevés. Elle s'était surprise à être fascinée.

C'était stupide pourtant, à cet instant, elle n'avait pu s'empêcher de penser que ces mains-là étaient aptes à faire des choses. Elles réparaient des clôtures, elles maniaient la pelle...

Né cinq cents ans plus tôt, lord Cavendish aurait sûrement été un chevalier redoutable, brandissant sa lourde épée dans les batailles – quand il n'aurait pas été occupé à escorter tendrement sa gentille dame au sommet d'une tour pour admirer le coucher du soleil.

Amelia devait se l'avouer, elle passait certainement plus de temps à s'interroger sur la personnalité de son fiancé que lui sur la sienne. Non qu'elle en eût appris énormément sur lui. Pour dire la vérité, ce qu'elle aurait souhaité, c'est qu'il connaisse quelque chose d'elle. Qu'il s'intéresse à elle, qu'il l'interroge, et qu'il écoute ses réponses au lieu de hocher distraitement la tête tout en regardant quelqu'un traverser la pièce.

Depuis le jour où Amelia avait pris conscience de la chose, son fiancé lui avait posé précisément huit questions : sept concernaient le plaisir qu'elle prenait à la soirée, une, le temps qu'il faisait.

Elle ne lui demandait pas de l'aimer – elle était trop lucide pour cela. Mais un homme ne devrait-il pas souhaiter connaître quelque chose de la femme qu'il avait l'intention d'épouser ?

Eh bien non ! Pas Thomas Adolphus Horatio Cavendish, très estimé duc de Wyndham, comte de Kesteven, de Stowe et de Stamford, baron Grenville de Staine, sans parler d'innombrables autres titres qu'on n'avait pas, Dieu merci, demandé à Amelia de retenir. Il ne semblait pas désireux d'apprendre que sa future épouse adorait les fraises mais ne

supportait pas les petits pois, qu'elle ne chantait jamais en public ou qu'elle se révélait, lorsqu'elle s'en donnait la peine, une excellente aquarelliste. Il ignorait qu'elle avait toujours rêvé de visiter Amsterdam ; qu'elle détestait que sa mère la gratifie d'une intelligence « convenable » ; que sa sœur allait lui manquer horriblement lorsqu'elle aurait épousé le comte de Rothsey, qui vivait à l'autre bout du pays, à quatre jours de voyage du Lincolnshire. Et il ne savait pas qu'il suffirait qu'il lui pose un jour une simple question, sur un sujet autre que le temps qu'il faisait, pour que l'opinion qu'elle avait de lui s'améliore immensément.

Cela aurait cependant impliqué qu'il se soucie de l'opinion qu'elle avait de lui. Ce qui n'était pas le cas. En vérité, la seule chose qu'elle savait sans le moindre doute concernant son fiancé, c'était son indifférence foncière à ce qu'elle pensait.

À moins que...

Tapie derrière le rideau de velours rouge, elle coula un regard discret dans la salle de bal.

Elle observa le visage du duc, la manière dont il regardait Grace, celle dont il lui souriait.

Soudain, il se mit à rire. Jamais Amelia ne l'avait vu ni entendu rire !

Elle ferma les yeux, choquée. Et peut-être un peu consternée. Apparemment, elle savait quelque chose d'important au sujet de son fiancé : il était amoureux de Grace Eversleigh !

On ne valsait pas à la salle des fêtes – les dames respectables qui organisaient cette réunion trimestrielle considéraient encore la valse comme

inconvenante. Thomas le déplorait. Non à cause du potentiel de séduction de cette danse, qui ne l'intéressait pas, mais parce qu'elle permettait de converser avec sa cavalière. Ce qui aurait été diantrement plus facile que d'échanger un mot par-ci, une phrase par-là, tandis que Grace et lui exécutaient les figures contournées d'une danse traditionnelle.

— Essayez-vous de la rendre jalouse ? s'enquit-elle avec un sourire qu'il aurait pu juger séducteur s'il ne l'avait aussi bien connue.

Il dut se contenter d'un grognement, car elle s'éloignait au bras d'un gentleman.

— Ne soyez pas absurde, lui dit-il lorsqu'elle revint à son côté.

— Vous n'avez jamais dansé avec moi jusqu'à présent, fit-elle remarquer.

De nouveau, il dut attendre que les pas de la danse la ramènent vers lui.

— Quand aurais-je eu l'occasion de danser avec vous ?

Elle dut reculer et esquisser un petit saut, mais inclina la tête en signe d'assentiment. Il n'assistait que rarement aux soirées locales, et même si Grace accompagnait sa grand-mère lorsque celle-ci se rendait à Londres, elle n'était que rarement invitée aux bals. Le cas échéant, elle restait assise à l'écart avec les chaperons et les dames de compagnie.

Ensemble, ils remontèrent l'allée centrale et il lui prit la main. Avant qu'ils se séparent, lui pour rejoindre les messieurs, elle les dames, elle lui glissa :

— Vous êtes en colère.

— Pas du tout.

— Votre fierté a été piquée.

— Juste un instant, admit-il.

— Et maintenant ?

Il n'eut pas à répondre car ils étaient trop éloignés l'un de l'autre. Toutefois, lorsqu'une figure les réunit brièvement, Grace insista :

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

Ils reculèrent, se rapprochèrent de nouveau, et il s'inclina vers elle.

— J'aime avoir l'initiative.

Elle parut réprimer un rire moqueur. Il lui adressa un sourire complice et, dès qu'il en eut l'occasion, lui demanda :

— Êtes-vous donc si surprise ?

Il salua et elle pivota sur elle-même.

— Vous ne me surprenez jamais, répliqua-t-elle, espiègle.

Thomas eut un rire bref et, quand ils se rejoignirent pour répéter la figure, il rétorqua :

— Il faut dire que je ne m'y essaie pas.

Elle se contenta de lever les yeux au ciel.

Grace était une personne précieuse. Thomas doutait que sa grand-mère, en l'engageant comme demoiselle de compagnie, eût cherché autre chose qu'un être humain capable de dire « Oui, Votre Grâce » et « Bien sûr, madame ». Il n'empêche qu'elle n'aurait pu mieux tomber.

En outre, Grace était originaire de la région. Son père, un gentilhomme campagnard, et sa mère avaient été très appréciés avant de mourir d'une fièvre, quelques années plus tôt. Grace connaissait donc toutes les familles du voisinage, et était amie avec la plupart d'entre elles. Ce

qui était certainement un avantage lorsque lady Cavendish lui accordait un peu de temps libre.

Alors que les dernières notes de musique s'évanouissaient, il jeta un regard vers la tenture. Soit sa fiancée était partie, soit elle était plus habile à se dissimuler.

— Vous devriez être plus gentil avec elle, déclara Grace lorsqu'il la raccompagna.

— Elle m'a envoyé promener, lui rappela-t-il.

Elle se contenta de hausser les épaules.

— Vous devriez être plus gentil avec elle, répéta-t-elle en esquissant une révérence.

Puis elle s'éloigna et il se retrouva seul, ce qui n'était jamais une bonne chose dans une réunion comme celle-ci. Il était fiancé, certes. Qui plus est, à une jeune fille connue de toute la communauté. En conséquence, ceux qui imaginaient leur fille, leur sœur, ou leur nièce duchesse de Wyndham auraient *dû* renoncer à leurs prétentions. Hélas, lady Amelia ne constituait pas un bouclier suffisant contre les voisins de Thomas ! Elle était certes très aimée, du moins pour autant qu'il pût en juger ; il n'empêche qu'aucune mère respectable n'aurait renoncé à l'espoir que quelque chose fasse capoter les fiançailles, qu'il se retrouve libre et se mette en quête d'une nouvelle épouse.

Tous les habitants du Lincolnshire n'avaient cependant pas une fille, une sœur ou une nièce célibataire, pourtant il se trouvait toujours quelqu'un pour venir lui lécher les bottes dans l'espoir d'obtenir une faveur quelconque. Il aurait donné un bras – enfin, un orteil peut-être – pour passer vingt-quatre heures sans entendre dire ce qu'on pensait lui être agréable.

Il y avait quelques avantages à être duc, bien sûr. Mais l'honnêteté des gens à votre égard n'en faisait pas partie.

C'est la raison pour laquelle, dès que Grace l'eut abandonné au bord de la petite piste de danse, il se dirigea vers la première porte venue.

Vingt secondes plus tard, il respirait l'air nocturne. Qu'allait-il faire de sa soirée, à présent ? Avant que sa grand-mère ne le contraigne à se rendre à la salle des fêtes, il avait prévu de rester tranquillement chez lui. Maintenant, cependant, il n'excluait pas de se rendre à Stamford. Céleste, une jeune veuve intelligente et discrète, serait là. Leur liaison les satisfaisait pleinement tous les deux. Il lui apportait de délicats présents, qu'elle n'aurait pu s'offrir avec sa modeste rente, pour agrémenter sa petite maison. Et il trouvait en elle une compagne agréable, sans aucune obligation de fidélité.

Lorsque ses yeux se furent accoutumés à la pénombre, il repéra un arbre, un abreuvoir pour les oiseaux et un rosier taillé à l'excès... De toute évidence, il n'avait pas franchi l'une des portes ouvrant sur la rue. Les sourcils froncés, il regarda par-dessus son épaule. Peut-être y avait-il un moyen de rejoindre la rue sans retraverser la salle de bal ?

Il passa devant l'abreuvoir avec l'intention de contourner le bâtiment. Toutefois, à l'instant où il dépassait le rosier, il crut déceler un mouvement. Il aurait dû s'abstenir de regarder, car il était toujours embarrassant de découvrir une personne, le plus souvent de sexe féminin, à un endroit où elle ne devrait pas être.

Évidemment, il regarda. Et le regretta sur-le-champ.

— Votre Grâce.

C'était lady Amelia, qui se leva du banc de pierre sur lequel elle était assise. Il ne distinguait pas la couleur de sa robe, à laquelle il n'avait pas prêté attention un peu plus tôt, mais elle semblait se fondre dans le décor. C'était sans doute la raison pour laquelle il n'avait pas remarqué la jeune fille plus tôt.

— Il faisait étouffant à l'intérieur, dit-elle alors qu'il fixait sur elle un regard sévère.

Comme si cela justifiait le fait que la fiancée du duc de Wyndham se retrouve seule dehors !

La sortie d'Amelia aurait été plus grandiose si elle avait pu quitter réellement la salle des fêtes. Hélas, il lui fallait attendre ses parents et ses sœurs. Son père n'aurait été que trop heureux de lui emboîter le pas, malheureusement les trois autres membres de la famille Willoughby passaient un excellent moment.

Amelia s'était donc assise dans le jardin, sur un vieux banc poussiéreux. Il ne faisait pas très froid, et le ciel était plein d'étoiles. Elle avait ainsi une distraction toute trouvée, quand bien même son talent pour reconnaître les constellations était très, très moyen.

Elle identifia néanmoins la Grande Ourse et, de là, la Petite. Du moins, elle pensa avoir trouvé la Petite Ourse, toutefois ceux qui les avaient ainsi appelées ne manquaient pas d'imagination. Il lui sembla ensuite discerner le clocher d'une

église... sauf qu'il n'existait aucune constellation de ce genre.

S'efforçant de voir mieux ce qui ressemblait à un pot de chambre de forme curieuse, elle se déplaça légèrement. Elle n'eut pas le temps de plisser les yeux qu'elle entendit quelqu'un sortir du bâtiment et se diriger vers elle.

Flûte ! Elle qui n'avait jamais un instant d'intimité chez elle n'y aurait pas droit non plus ici, apparemment.

Elle se tint coite, priant pour que l'intrus quitte rapidement les lieux. C'est alors qu'elle le reconnut... Non, ce n'était pas possible !

Que faisait son fiancé ici ? Lorsqu'elle avait quitté la salle de bal, il dansait, l'air ravi, avec Grace. Même si la danse était terminée, n'était-il pas censé raccompagner cette dernière à sa place et discuter quelques minutes avec elle ? On pouvait s'attendre qu'il soit ensuite accosté par différents membres de la communauté. Nombreux étaient ceux qui espéraient qu'ils rompent leurs fiançailles. Sans souhaiter rien de mal à la future épouse, bien sûr. Mais Amelia en avait entendu plus d'un s'interroger sur l'éventualité qu'elle puisse tomber amoureuse d'un autre et s'enfuir à Gretna Green.

Comme si l'on pouvait quitter clandestinement la maison des Willoughby !

De toute évidence, le duc avait réussi à s'éclipser plus vite que prévu. Et même s'il affichait son air supérieur habituel, il se déplaçait d'une manière furtive qui laissa Amelia perplexe. Rien ni personne n'aurait dû empêcher le duc de Wyndham de franchir la porte d'honneur la tête haute.

Elle se serait volontiers contentée d'imaginer des histoires plaisamment compromettantes à son sujet, hélas, comme elle était la fille la plus malchanceuse du Lincolnshire, il choisit ce moment-là pour tourner la tête dans sa direction.

Elle jugea inutile de prétendre qu'elle ne l'avait pas vu.

— Votre Grâce.

Il ne lui répondit pas, ce qu'elle trouva grossier. Vu qu'elle n'était pas en position de renoncer à ses bonnes manières, elle se leva.

— Il faisait étouffant à l'intérieur, expliqua-t-elle.

Ce qui était la vérité, même si ce n'était pas la raison pour laquelle elle était sortie.

Il continua de l'observer de son air altier, sans mot dire. Il était difficile de rester immobile sous le poids d'un tel regard, ce qui était sans doute l'effet recherché. Elle mourait d'envie de se dandiner d'un pied sur l'autre, de serrer les poings, ou de se mordre la lèvre. Elle se refusa pourtant à lui offrir cette satisfaction et choisit d'arborer un sourire serein.

— Vous êtes seule, dit-il enfin.

— Oui.

— Dehors.

Faute de pouvoir acquiescer sans qu'au moins l'un d'eux paraisse stupide, Amelia abaissa simplement les paupières.

— Seule, dit-il de nouveau.

Elle regarda à droite, à gauche, puis, lâcha :

— Plus maintenant.

Jamais elle n'aurait cru possible que son regard se fasse plus implacable.

— Je suppose que vous avez conscience du danger potentiel pour votre réputation.

— Je ne m'attendais pas que quelqu'un me trouve, répliqua-t-elle.

Sa réponse déplut manifestement au duc, ce qui ne l'empêcha pas de continuer :

— Nous ne sommes pas à Londres. Je peux rester sans chaperon quelques minutes sur un banc, à l'extérieur de la salle des fêtes, sans risquer ma position dans la bonne société. À moins que vous ne me répudiez, évidemment.

Un muscle se crispa sur sa mâchoire.

— Il n'empêche qu'un tel comportement ne sied pas à une future duchesse, rétorqua-t-il.

— Votre future duchesse.

— Exactement.

L'estomac d'Amelia effectua une curieuse cabriole et, en toute honnêteté, elle n'aurait su dire si la cause en était un vertige ou la peur. Wyndham était en proie à une colère froide, et même si elle ne craignait pas pour sa personne – il était trop bien élevé pour lever la main sur une femme –, il pouvait, s'il s'y employait, faire de sa vie un enfer.

Dès son plus jeune âge, on lui avait répété que cet homme, qui n'était encore qu'un petit garçon à l'époque, était le maître. Sa vie de femme tournerait autour de la sienne, sans discussion possible. S'il parlait, elle écoutait ; s'il faisait un signe, elle se précipitait ; s'il entrait dans une pièce, elle souriait d'un air ravi.

Et, par-dessus tout, elle était censée apprécier la chance qu'elle avait de pouvoir acquiescer à tout ce qu'il disait.

Sauf que – et elle considérait cela comme une injure –, il ne lui adressait que rarement la parole. Il ne lui faisait quasiment jamais signe – d'ailleurs, qu'aurait-il pu avoir à lui demander ? Et elle avait renoncé à sourire lorsqu'il entra dans une pièce : de toute façon, il ne regardait jamais dans sa direction.

Bref, il était très rare qu'il remarque son existence. À cet instant, cependant...

Elle lui adressa un sourire serein, comme si elle ne se rendait pas compte qu'il la fixait d'un regard glacial.

Soudain, inexplicablement, un changement s'opéra dans la physionomie du duc. Quelque chose en lui s'adoucit, ses lèvres s'incurvèrent, et il la regarda comme s'il avait devant lui un trésor sans prix offert par un dieu bienveillant.

Il y avait de quoi mettre une jeune fille extrêmement mal à l'aise.

— Je vous ai négligée, dit-il.

Amelia battit des paupières à plusieurs reprises.

— Je vous demande pardon ?

Il prit sa main et la porta à ses lèvres.

— Je vous ai négligée, répéta-t-il d'une voix infiniment plus chaleureuse.

Elle en resta bouche bée, incapable de la moindre réaction. Qu'est-ce que... Pourquoi...

Sa stupéfaction s'accrut lorsqu'il demanda :

— Voulez-vous danser avec moi, à présent ?

Ce n'est pas une question difficile, poursuivit-il en souriant comme elle ouvrait de grands yeux. Oui... ou non ?

Lorsqu'il tira légèrement sur sa main tout en se rapprochant d'elle, Amelia retint son souffle.

— Ou oui, répéta-t-il avec un petit rire.

Il glissa sa main libre dans le dos d'Amelia et s'inclina sur elle. Si ses lèvres ne touchaient pas son oreille, elles étaient suffisamment près pour que ses mots frôlent sa peau comme un baiser.

— « Oui » est presque toujours la réponse correcte.

D'une pression légère, il l'invita à bouger et, lentement, ils commencèrent à danser.

— Et *toujours* lorsque vous êtes avec moi, ajouta-t-il, et ses lèvres, cette fois, lui effleurèrent l'oreille.

Qu'il s'essaie à la séduire emplit Amelia d'un mélange d'excitation et de perplexité. Pourquoi agissait-il ainsi ? De manière aussi délibérée ? Il usait de toutes les armes à sa disposition, du moins de celles dont on pouvait faire usage dans un jardin public.

Et avec succès. Son but devait être machiavélique – Amelia savait qu'elle n'était pas devenue irrésistible en l'espace d'une soirée. Il n'empêche qu'un frisson lui courait sous la peau, que le souffle lui manquait et que son corps semblait flotter dans les airs.

Même si elle ne connaissait pas grand-chose des relations entre les hommes et les femmes, une constatation la frappa : il avait le pouvoir de la rendre stupide.

Son cerveau continuait pourtant de fonctionner. Mais comment l'aurait-il deviné ? Elle n'était capable que de le regarder comme un veau énamouré, le suppliant muettement d'accentuer la pression de sa main dans son dos.

Elle aurait voulu s'appuyer contre lui... Se fondre en lui !

— Je n'avais jamais remarqué que vous aviez de si beaux yeux, murmura-t-il.

Elle aurait voulu répliquer que c'était parce qu'il ne s'était jamais soucié de la regarder ; elle aurait aussi voulu souligner qu'il pouvait difficilement en voir la couleur à la lueur de la lune.

Or elle se contenta de sourire comme une idiote et de lever le visage vers le sien. Parce qu'il songeait peut-être à l'embrasser... Et que, peut-être... non, *sûrement*, elle le laisserait faire.

Et il l'embrassa. Il frôla ses lèvres dans ce qui dut être le plus tendre, le plus respectueux, le plus romantique premier baiser de l'histoire du monde. Ce baiser était tout ce dont elle avait rêvé, et il fit courir une délicieuse vague de chaleur dans tout son corps. Un soupir lui échappa malgré elle.

— Adorable, murmura-t-il, avant de rire doucement parce qu'elle avait noué les bras autour de son cou.

Ses mains à lui descendirent un peu plus bas, et se refermèrent sur ses fesses d'une manière si scandaleuse qu'Amelia poussa un petit cri. Ce qui ne l'empêcha pas de se presser contre lui. Il resserra son étreinte et le rythme de sa respiration changea.

De même que son baiser.